

Le *pathos* francophone : francodoxie, argumentation et émotions*

FRANÇOIS PROVENZANO

Université de Liège

Résumé

Les discours sur la francophonie misent volontiers sur les ressources du *pathos* pour construire leurs argumentaires, c'est-à-dire alimentent la représentation de la francophonie d'une vaste gamme de contenus émotionnels collectifs. Ces phobies, obsessions, motifs de réjouissance ou de répulsion spontanées sont de puissants leviers argumentatifs, qui renvoient également aux conjonctures émotionnelles dans lesquelles ces discours trouvent leur efficacité. L'article défend l'hypothèse que la francophonie, comme manifestation discursive de surface, s'élabore en bonne part sur la base d'une francodoxie, propre à l'espace culturel français, mais souvent généralisée auprès d'autres auditoires. Il s'appuie sur différents discours institutionnels pour en éclairer le fonctionnement et les modulations, des années 1960 à nos jours.

I. Introduction

Dans la tradition des études rhétoriques, depuis Aristote jusqu'à nos jours¹, le terme *pathos* désigne cette ressource argumentative qui mise sur le rapport que l'orateur entretient avec son auditoire, en particulier avec les émotions auxquelles cet auditoire est sensible et qui peuvent orienter son adhésion à telle ou telle thèse défendue par le discours. Aux

* Cet article reprend plusieurs passages du livre *Vies et mort de la francophonie. Une politique française de la langue et de la littérature*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2011.

¹ Voir notamment Meyer, M., *Principia Rhetorica. Une théorie générale de l'argumentation*, Paris, Fayard, 2008.

côtés de l'*ethos* (l'image que l'orateur projette de lui-même dans son discours) et du *logos* (l'enchaînement des arguments eux-mêmes), le *pathos* intervient ainsi parmi les grands instruments qui participent de la construction d'un discours argumenté.

Faut-il nécessairement qu'il y ait une thèse explicite à défendre pour parler d'argumentation et donc de rhétorique ? Rien n'est moins sûr ; de nombreux travaux récents, qui participent d'un renouveau des études rhétoriques, ont élargi considérablement le champ d'investigation de cette discipline ancestrale, pour y faire entrer toute construction discursive envisagée dans sa circulation sociale, que sa visée argumentative soit déclarée comme telle ou qu'elle n'apparaisse que comme l'une des dimensions qui traversent le discours².

Le corpus des discours tenus sur la francophonie apparaît comme un terrain pertinent pour l'analyse rhétorique, dès lors qu'on reconnaît que ces discours n'ont pas pour fonction de dresser des constats, mais bien de prouver l'existence d'un objet, d'en proposer une certaine vision, d'orienter les représentations et, *in fine*, les actions à l'égard de cet objet – langue française, littérature en langue française, locuteurs de cette langue, etc.

Pour ce faire, les discours sur la francophonie se sont donné des figures d'autorité, des « parrains » comme on dit, personnalités politiques et culturelles qui apportent les gages de leur crédibilité à l'entreprise francophone – c'est là miser sur l'*ethos*. Ces mêmes discours ont également développé des argumentaires identifiables, dont on peut décrire l'enchaînement comme une série de mutations idéologiques (universalisme, paternalisme, tiers-mondisme, etc.). Mais ils ont surtout donné à ces argumentaires une charge pathémique importante ; nous voulons dire par là que ces discours, loin de s'adresser uniquement à l'*esprit* de leur public, s'adressent aussi à leur *cœur*, c'est-à-dire aux sentiments parfois bien irrationnels auxquels ce public est sensible et qui varient selon la conjoncture politique, sociale, économique, idéologique, qui le caractérise.

Ce sont ces dimensions pathémiques et le rôle qu'elles jouent dans l'entreprise argumentative francophone qui vont nous retenir dans les pages qui suivent, où nous tenterons de dresser un rapide inventaire des éléments de *pathos* rencontrés dans les discours sur la francophonie.

D'une manière schématique, on peut répartir ces éléments en deux catégories complémentaires, l'une dysphorique, l'autre euphorique.

² Voir notamment Amossy, R., *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2000.

II. De quoi le francophone a-t-il peur ?

Dans la première catégorie, on rangera les argumentaires qui thématisent et entretiennent un sentiment de peur, contre lequel la francophonie s'imposerait comme une nécessité salvatrice.

Dès le début des années 1960, dans un contexte marqué à la fois par les décolonisations et par la Guerre froide, les premiers discours sur la francophonie témoignent d'une phobie aiguë d'un envahissement anglo-américain, sur le terrain linguistique comme sur le terrain culturel.

C'est l'ouvrage de René Étiemble, *Parlez-vous français ?*³, publié en 1964, qui fournit le socle principal, et presque toujours cité ensuite, de l'argumentaire de ces années-là. On y trouve une dénonciation de la contamination incontrôlée du français par les mots anglais, qui menacent la cohérence civilisationnelle spécifique – « l'âme » – de cette langue. Ce purisme linguistique conduit l'auteur à identifier plus globalement un « ennemi Yanki » et à condamner dès lors toute politique atlantiste en tant que soumission à l'impérialisme américain et abdication face au nivellement culturel qu'il impliquerait.

Après les décolonisations, l'« impérialisme » devient ainsi un stigmaté qu'on applique volontiers à une nébuleuse anglo-saxonne, pour en dénoncer l'ingérence outrancière dans le corps français. Pour justifier sa présence dénationalisée, ce corps ne peut plus se contenter d'évoquer sa prétention naturelle à l'universalité (comme il le faisait volontiers depuis le XVII^e siècle), il doit désormais se distinguer d'autres formes de dénationalisation, notamment en les présentant comme des agressions.

Conjointement à ce souci de délimitation externe, l'argumentaire se complète dès lors en représentant la France linguistique comme pacifiquement ouverte à la variété, thésaurisant son patrimoine avec œcuménisme, mais assortissant cette ouverture d'une action prescriptive, exercée en fonction d'une norme franco-centrée :

Je souhaite que notre dictionnaire du français moderne et contemporain tienne compte de tous *les* français qui se parlent aujourd'hui dans le monde, et qu'avec discernement il y puise pour recommander tout ce qui a du sens, de la saveur, du pittoresque.⁴

Autrement dit, contre la langue du nouvel empire anglo-saxon, perverse dans ses modes d'intrusion polymorphes, introduisant le désordre et menaçant les valeurs jugées fondamentales pour la

³ Étiemble, R., *Parlez-vous français ?*, Paris, Gallimard, 1964.

⁴ *Ibid.*, p. 301.

civilisation moderne, l'auteur oppose une politique lexicographique française attentive à définir elle-même sa propre marge interne⁵.

L'anglophobie sert donc ainsi de repoussoir à une politique linguistique du français. Elle s'inscrit aussi à l'appui d'une certaine vision de la société, que relaient de manière plus explicite des contemporains d'Étiemble, pionniers de l'entreprise francophone.

Parmi eux, Marc Blancpain oppose ainsi l'œuvre d'enrichissement opérée par le français à *l'apparence* de l'enrichissement, qu'il traduit par « corruption » :

N'est-on pas obligé de reconnaître, au moins, que l'anglais, « langue forte », fournit au français une bonne part de son vocabulaire nouveau et qu'il le corrompt irrémédiablement en se donnant des airs de l'enrichir, et que le français est abandonné, chez nous, au profit du « franglais », par bien des gens de radio, par les professionnels de la publicité, les « spécialistes » – du coiffeur à l'électronicien – et les beaux esprits de la bonne société ?⁶

Comme on le voit dans cet extrait, c'est finalement moins l'anglais en tant que tel qui est craint que les situations de bâtardise et, surtout, le nivellement socioculturel qu'il semble impliquer : sous l'action du « franglais », les frontières fondatrices de la hiérarchie culturelle interne à l'Hexagone s'estompent et la reproduction transgénérationnelle de cette hiérarchie est mise à mal.

Hyacinthe de Montera, autre francophoniste de la première heure, dramatisé de manière assez radicale cette perte des repères et fournit une représentation complètement déshumanisée de la jeunesse future : « Une race de monstres risque de naître », avertit-il, se posant en rempart lucide contre la dérive d'une génération de « "transistoriens", accrochés à leur engin comme un naufragé à sa bouée ou un malade à son ballon d'oxygène, l'esprit ravagé par des flots de décibels, l'air hébété, les yeux vides, l'humeur maussade. »⁷ La bonne santé spirituelle de la nation, le maintien de son humanité, sont au prix d'un rejet des influences débilatantes de ces nouveaux objets et médias culturels « made in U.S.A. ».

⁵ Pour une généalogie et une analyse fouillée de ce type de « xénoglossophobie savante », voir Cerquiglini, B., « La révolte des clercs. Estienne, Gourmont, Étiemble contre l'"invasion" lexicale », in Lenoble-Pinson, M. et Delcourt, Chr. (éds.), *Le Point sur la langue française. Hommage à André Goosse*, Bruxelles, Timperman, 2006, p. 55-72.

⁶ Blancpain, M., *Les Lumières de la France. Le français dans le monde*, Paris, Calmann-Lévy, 1967, p. 10.

⁷ Montera, H. de, *La Francophonie en marche. La guerre des cultures*, préface de Michel Debré, Paris, Sédimo, coll. « Mise au point », 1966, p. 63.

Même dans des ouvrages de référence plus récents, signés par des universitaires, on trouve encore ce *topos* pathémique, selon lequel la francophonie serait l'un des « atouts » de la langue française pour « résister à l'invasion de l'anglo-américain »⁸.

Selon Gérard Tougas, les États-Unis pratiquent un « colonialisme perfectionné »⁹, qui s'incarne dans les moindres interstices du quotidien, se donne les dehors de l'agrément pour mieux endormir les consciences et apparaît ainsi comme une nouvelle ingénierie guerrière opérant de manière multi-focale. C'est bien dans les termes d'un combat stratégique que Gérard Tougas exprime ses craintes quant à la capacité de la France à résister à l'invasisseur :

Pour le monde d'expression française, cerné de toutes parts par les Anglo-Saxons, qui débusquent la langue française de ses zones d'influence les plus exposées, c'est à un véritable corps à corps qu'il est acculé. Incapable d'assurer la protection de ses postes avancés, la France, dans sa langue et dans sa culture, se voit assiégée. L'état actuel de la langue française confirme la nature du danger qui menace l'avenir culturel des francophones du monde entier.¹⁰

Parmi ces « zones d'influence » à défendre, l'Afrique constitue le principal terrain de la lutte. Gérard Tougas fait du potentiel du continent noir l'enjeu premier de l'avenir « francophone » et y concentre toutes les phobies liées à une défaite possible :

Le cinéma en Afrique française est surtout américain. Chaque soir, dans les villes principales, de merveilleux rêves germent sous les cheveux crépus. Les images ne concordent pas avec les programmes scolaires, d'inspiration française. Petit à petit, l'idée se répand d'un pays fabuleux. Paris, bien sûr, ville unique. Mais l'Amérique !¹¹

Il s'agit bien de contrôler la cohérence des modèles civilisationnels proposés à une population que Tougas représente de façon assez abjecte comme racialement inférieure. Au milieu du XX^e siècle l'Afrique se présente en effet comme le terrain privilégié d'une lutte culturelle ouverte entre le « rationalisme français » et le « pragmatisme anglo-saxon »¹², puisque plus aucune position n'est garantie politiquement.

La rhétorique de Tougas, centrée sur le concept de « race » et sur une vision très déterministe des rapports culturels, est à cette date (1967)

⁸ Tétu, M., *La Francophonie. Histoire, problématique et perspectives*, Montréal, Guérin littérature, 1987, p. 194.

⁹ Tougas, G., *La Francophonie en péril*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1967, p. 15-16.

¹⁰ *Ibid.*, p. 87.

¹¹ *Ibid.*, p. 13.

¹² *Ibid.*, p. 21.

déjà assez périmée. Les phobies des années 1960 conduisent surtout à deux mutations discursives : d'une part « la » civilisation comme seuil de développement culturel atteint par la France et appelé au rayonnement universel devient « notre » civilisation, d'autre part la naturalité de ce rayonnement français doit désormais être complétée par une action collégiale et stratégique. Hyacinthe de Montera exprime assez bien cette nouvelle configuration argumentative, lorsqu'il dresse le constat suivant :

Ce tableau critique de l'état de notre civilisation dans le monde montre la précarité ou le caractère mineur de nos positions, la faiblesse des moyens employés pour les maintenir. Il faut regrouper nos forces, augmenter notre effort et le faire porter aux bons endroits.¹³

Dès lors, les principales obsessions qui forment le pendant des phobies évoquées plus haut se concentreront autour de la nécessité de se trouver des alliés afin de garantir la stabilité d'un équilibre géopolitique favorable à la France.

De manière plus générale, cette anglophobie, indexée sur un anti-américanisme dramatiquement scénarisé dans un contexte de « guerre culturelle », s'exprime aussi dans les termes d'une peur d'une société uniformisée, technicisée à l'extrême, déshumanisée – on l'a vu dans quelques extraits cités plus haut. La phobie d'un monde uniformisé s'exprime ainsi avec radicalité chez Philippe de Saint-Robert, qui recourt à la métaphore organique pour mettre en évidence le caractère nécessairement autodestructeur de la soumission à l'impérialisme culturel anglo-saxon :

La civilisation unidimensionnelle qui est la nôtre, née de l'illusion du progrès indéfini d'une économie ne se nourrissant que d'elle-même est vouée à la mort comme l'est tout organisme victime de la prolifération illimitée d'une cellule unique.¹⁴

Face à cette menace impersonnelle, grouillante et mortifère, il s'agit de « mobiliser les forces vives du français »¹⁵. Cette opposition déjà nette peut être renforcée par des outils métaphoriques, comme la comparaison botanique qui traduit et naturalise deux conceptions culturelles du rapport au Beau : « L'ordre, au sens où un jardin à la française est préférable à un fouillis [faut-il y lire « jardin à

¹³ Montera, H. de, *La Francophonie en marche...*, *op. cit.*, p. 114.

¹⁴ Saint-Robert, Ph. de, *Lettre ouverte à ceux qui en perdent leur français*, Paris, Albin Michel, 1986, p. 135.

¹⁵ Broglie, G. de, *Le Français pour qu'il vive*, Paris, Gallimard, coll. « Le monde actuel », 1986, p. 10.

l'anglaise » ?] où, abandonnées à l'injustice d'une fausse liberté, les plus belles essences périssent étouffées. »¹⁶

Cette peur est aussi celle d'un monde dominé par la science dure (contre l'idéal des humanités à la française), soumis aux technocrates et à leur pragmatisme sans âme. Un autre noyau phobique qui structure le discours sur la francophonie est dès lors marqué du sceau de l'anti-intellectualisme. Déjà Remy de Gourmont – grand pourvoyeur de topiques francophones – instaurait cette opposition entre le poète et le savant, au bénéfice du premier. Souhaitant ériger l'esthétique en programme exclusif de défense et d'expansion linguistiques du français, Gourmont oppose le pouvoir des créateurs à celui des « pédants » et dénonce la tolérance excessive de ces derniers à l'égard des mots étrangers :

Devenus les esclaves de la superstition scientifique, nous avons donné aux pédants tout pouvoir sur une activité intellectuelle qui est du domaine absolu de l'instinct ; nous avons cru que notre parler traditionnel devait accueillir tous les mots étrangers qu'on lui présente et nous avons pris pour un perpétuel enrichissement ce qui est le signe exact d'une indigence heureusement simulée.¹⁷

La croyance en un génie interne de la langue française est affaire de conviction ; nul autre que celui qui vit cette conviction au cœur même d'une activité d'écriture littéraire ne peut mieux servir ce génie et assurer son maintien.

Au début des années 1960, cet appel aux sentiments – contre la froideur des intellectuels – est renouvelé par les contributeurs au fameux dossier que la revue *Esprit*, catholique de gauche, consacre en 1962 au « français, langue vivante ». Hommes de lettres attachés à une conception assez classique de la culture française, Jean-Marie Domenach, Camille Bourniquel, Jean-Marc Léger, Michel Dupouey ou Pierre-Henri Simon s'opposent notamment à ce qu'ils dénoncent comme le byzantinisme de l'avant-garde contemporaine, cause du discrédit de la culture française à l'étranger par « son érotisme et ses subtilités techniques »¹⁸. Ils entendent au contraire favoriser l'entreprise d'« hommes plus simples, plus proches de la nature et de la vie, [qui] referont un classicisme français au sens plein et droit du mot. » Et l'auteur de ces lignes de citer en exemple « la méditation modeste,

¹⁶ Saint-Robert, Ph. de, *Lettre ouverte...*, *op. cit.*, p. 177.

¹⁷ Gourmont, R. de, *Esthétique de la langue française*, Paris, Mercure de France, 1905 (1^{re} éd. : 1899), p. 68.

¹⁸ Dupouey, M., « Le français tel qu'on le lit », in *Le français, langue vivante*, *Esprit*, n° 311, novembre 1962, p. 613.

patiente et salutaire du beau poète sénégalais Léopold Senghor »¹⁹. Cette entreprise de rénovation culturelle s'oppose ainsi à toute une frange de l'intelligentsia parisienne, acquise au structuralisme et à *Tel Quel*, dont le partisan francophone stigmatise le repli sur des questions strictement esthétiques et dénonce l'isolement par rapport au grand public.

Le propos consiste dès lors à subsumer le caractère finalement assez conjoncturel de cet enjeu (jouer un classicisme humaniste contre un avant-gardisme formaliste) pour le rendre acceptable par un public aussi large que possible, pour l'imposer comme une nécessité universelle et forcément consensuelle à l'ensemble d'une communauté.

On voit bien ainsi comment l'appel aux sentiments « spontanés » d'adhésion au projet francophone est solidaire d'un *ethos* d'« honnête homme », affichant une vaste culture générale, une ouverture curieuse sur le monde et, surtout, une nette opposition à ce qu'il dénonce comme de l'intellectualisme stérile, formaliste et replié sur lui-même. L'honnête homme défend une conception du savoir clair et utile, du *delectare* comme norme imprescriptible de tout usage de la langue et stigmatise tout ce qu'il perçoit comme de la pure spéculation réservée aux initiés.

Cette dimension anti-intellectualiste, puisant ses racines chez Gourmont puis réactivée dans les années 1960, est bien illustrée dans le corpus des années 1980, par exemple dans la charge de Philippe de Saint-Robert contre la prose de Pierre Bourdieu, dont il refoule l'ambition théorique par incompréhension, pour privilégier les postures esthétisantes et herméneutiques des « belles-lettres » :

Certes, on n'empêchera jamais les esprits confus de jargonner [...]. Par exemple, j'ai relevé dans un ouvrage de Pierre Bourdieu, intitulé sans doute par ironie *Ce que parler veut dire*, et sous-titré : « L'économie des échanges linguistiques », la phrase suivante : « Ainsi, la compétence linguistique dominante a d'autant plus de chance [...] la situation officielle, légitimé de ce mode d'expression. » Ouf ! À vrai dire, s'il n'y avait d'autre choix, j'en viendrais à comprendre que nombre de mes compatriotes préfèrent, en fin de compte, s'abrutir en regardant plutôt *Dallas*.

En regard d'un tel charabia, quel plaisir en revanche de lire le français pur, simple, limpide de tant d'écrivains venus d'ailleurs et qui, comme Canetti a choisi la langue allemande, ont choisi la nôtre : l'Égyptien Albert Cossery (un régal d'ironie et de dépouillement), le Marocain Tahar Ben Jelloun (la pureté tragique faite écriture, donc se jouant de l'impureté du monde), le Roumain Cioran (dont le désespoir se raccroche à la langue au point d'en faire l'ultime vérité), le Sénégalais Cheikh Hamidou Kane (j'ouvre *L'Aventure ambiguë* et je tombe sur cette phrase que je dédie à Bourdieu :

¹⁹ Simon, P.-H., « Un langage est un destin », in *Le français, langue vivante, op. cit.*, p. 866.

« Chaque heure qui passe apporte un supplément d'ignition au creuset où fusionne le monde ») [...].²⁰

Aux esprits clairs, une langue claire, et un savoir clair sur le monde : l'honnête homme n'en demande pas plus et considère dès lors comme suspecte d'obscurantisme et de perversion linguistique toute élaboration discursive qui ferait violence au cadre esthétique qu'il s'est fixé ou qui prendrait une distance à l'égard des catégories du sens commun. C'est ce même type d'anti-intellectualisme qu'on retrouve par exemple chez Thierry de Beucé lorsqu'il dénonce la « contemplation réciproque des intellectuels par eux-mêmes. »²¹

Cet *ethos* d'honnête homme se construit contre la figure de l'intellectuel jargonneur et ésotérique et se complète des *topoi* de l'investissement passionnel pour son objet et de l'engagement inconditionnel, crucial et héroïque pour sa défense. Le francophoniste affirme sans détours qu'il est « un amoureux de la langue française »²², ou qu'il a « éprouvé pour le français un sentiment profond et intime »²³. Le caractère irrationnel de cet attachement déjoue à l'avance toute réfutation potentielle du purisme : une fois qu'il a défini la langue française comme un objet d'adoration, l'essayiste peut développer toute la gamme des attitudes à son égard dans les termes des rapports intersubjectifs, qui échappent par nature à la discussion argumentée. Gabriel de Broglie explique ainsi : « Je souffre quand le français est délaissé, souillé, trahi, affaibli. Mais, étant optimiste et positif par nature, je me convaincs qu'il pourrait aisément être davantage choyé, mieux célébré, plus répandu. »²⁴ Affaire de caractère, de conviction, de passion (aux deux sens du terme), le rapport à la langue française est investi d'une dimension hautement subjective, par le biais de cet *ethos* qu'on pourrait définir comme sentimentaliste, voire vocationnel, et qui active donc une importante charge pathémique.

Une autre modalité énonciative est convoquée lorsqu'il s'agit de déborder le cadre de la justification de l'investissement individuel et d'emporter l'adhésion collective. Le discours francophone recourt alors à l'*ethos* du héros romantique, porteur des espérances du peuple et

²⁰ Saint-Robert, Ph. de, *Lettre ouverte...*, *op. cit.*, p. 175-176.

²¹ Beucé, Th. de, *Nouveau discours sur l'universalité de la langue française*, Paris, Gallimard, « Le monde actuel », 1988, p. 237.

²² Le Cornec, J., *Quand le français perd son latin. Nouvelle défense et illustration*, préface par Léopold Sédar Senghor, Paris, Les Belles Lettres, 1981, p. 22.

²³ Broglie, G. de, *Le français pour qu'il vive*, *op. cit.*, p. 7. Pour un approfondissement de ce motif, voir Meschonnic, H., *De la langue française. Essai sur une clarté obscure*, Paris, Hachette, 1997, p. 65s.

²⁴ Broglie, G. de, *Le français pour qu'il vive*, *op. cit.*, p. 8.

suscitant l'effort par l'exaltation lyrique des valeurs républicaines les plus traditionnelles. Adoptant un ton très hugolien, Jean-Marc Léger avertit ainsi : « À refuser cet effort auquel nous convient la raison et la dignité, il ne nous restera plus qu'à faire de nos espérances brisées et des franges de nos rêves avortés le linceul somptueux et dérisoire de ce qui eût pu être notre grandeur. »²⁵ De manière moins poétique, mais en activant la même topique romantique de l'appel à la collectivité au nom de la solennité historique de la cause, Xavier Deniau héroïse de la sorte les rôles de défenseurs de la langue :

La loi du 2 Thermidor An II de la République a établi le français comme langue officielle de la France et de ses actes publics. Notre langue, véhicule de nos valeurs de culture et de liberté fonde, avec notre sol, l'identité nationale. C'est pourquoi nous faisons appel à tous les citoyens français pour apporter à notre commission leurs témoignages sur la qualité et l'usage de notre langue dans leur vie personnelle et professionnelle. Nous avons besoin de vos témoignages et de vos suggestions pour mener à bien notre tâche au service de l'unité de notre pays et de sa présence dans le monde.²⁶

Comme on le voit dans ces derniers extraits, les éléments pathémiques dysphoriques mobilisés par le discours sur la francophonie (anglophobie, anti-américanisme, anti-intellectualisme) trouvent leur pendant dans un *pathos* euphorisant, centré sur « l'amour » pour la langue française et misant parallèlement sur l'adhésion spontanée à des valeurs marquées du sceau de la bonté, du partage et de la fraternité entre les peuples.

III. Qu'est-ce qui fait chanter le francophone ?

Les discours sur la francophonie produisent volontiers une lecture mythifiante de l'histoire, qui trouve son achèvement dans l'évocation poétisée d'un avenir francophone forcément enchanteur. La francophonie active une nouvelle dimension enchantée du monde, se présente comme la voie d'un basculement vers une nouvelle euphorie collective et consensuelle. Il n'est guère utile de multiplier les exemples pour illustrer cet aspect un peu caricatural de la rhétorique francophone, qui connaît d'innombrables occurrences.

« Fenêtre sur le monde », « espace inédit de solidarité globale », la « francophonie » est également exprimée sur le registre épiphanique et religieux de la révélation promise, comme dans cet extrait d'un discours de Stélio Farandjis :

²⁵ Léger, J.-M., *La Francophonie : grand dessein, grande ambiguïté*, préface de Monsieur l'Ambassadeur Bernard Dorin, Paris, Nathan, 1987, p. 191.

²⁶ Deniau, X., *Florilège de la langue française et de la francophonie*, Paris, Richelieu-Senghor, 1988, p. 73.

Que faire donc si ce n'est renaître pour connaître et reconnaître enfin l'autre qui n'est ni l'hérétique, ni le barbare, ni l'infidèle, ni le métèque, ni l'inférieur, ni le sauvage, ni l'étranger, mais le semblable et le différent, en un mot le frère qui nous attend sur le chemin de l'histoire, au seuil d'un autre monde ou d'un monde autre, pour nous révéler notre vraie nature, et résoudre l'énigme du monde.²⁷

Dans la plupart des cas, ces évocations permettent non seulement de transcender le caractère historiquement contingent du rassemblement « francophone » pour l'inscrire dans une destinée existentielle exaltante, mais aussi de résoudre les contradictions inhérentes à ce type de rassemblement et à l'idéologie qui lui sert de support. L'image du « frère qui [...] attend » recouvre ainsi la difficulté fondamentale à définir les « partenaires francophones » en reconnaissant leur altérité sans exprimer de paternalisme, en suggérant leur unité sans revendiquer l'universalisme.

Dans le contexte des décolonisations, le *pathos* humaniste – exaltant les valeurs de solidarité, de partage, de communauté, de métissage sur fond d'équité symbolique – permet d'éviter tout soupçon de néo-colonialisme. La centralité des référents français, pourtant bien présents, est rachetée par un discours qui place l'Homme au centre et s'affiche comme un « rappel œcuménique »²⁸ : c'est au nom de l'humanisme, cette philosophie intemporelle, dont les bienfaits sont universellement reconnus et qui parle au cœur plus qu'à la raison, que l'intellectuel francophone plaide pour une unification linguistique.

D'une manière comparable, à mesure que la Francophonie manifeste plus explicitement la portée économique de ses actions, elle articule l'impératif de la coopération au développement économique sur la mission d'expansion culturelle. Le député Yves Tavernier, dans son « Rapport d'information sur les moyens et les structures de diffusion de la francophonie », exprime clairement cette association étroite entre la conquête d'un marché économique et la promotion d'une culture collective, notamment lorsqu'il affirme que « la DGCID [Direction générale de la coopération internationale et du développement] et son réseau pourraient être comparés à la plus grande “multinationale culturelle du monde” », ou encore que « [c]'est [...] en jouant la carte de

²⁷ Farandjis, S., *Francophonie fraternelle et civilisation universelle*, Paris, Editions de l'Espace européen, 1991, p. 10.

²⁸ Bourniquel, C., « Distance du semblable », in *Le français, langue vivante*, op. cit., p. 822.

l'identité et de la diversité culturelle que les entreprises francophones parviendront à s'affirmer sur les marchés internationaux »²⁹.

Ce type d'articulation du culturel sur l'économique fonctionne comme un atout dans l'argumentaire « francophone » tel que mobilisé par l'énonciateur du pouvoir : il procure un paravent de respectable humanisme aux manœuvres les plus intéressées et confère aux prises de position les plus directement politiques ou économiques les allures d'une indignation morale ou d'une charité linguistique – deux traits typiquement pathémiques.

Après avoir défini « d'abord » la « francophonie » comme, ni plus ni moins, une « poésie du monde », c'est-à-dire après lui avoir conféré l'évanescence euphorique qui lui convient, Philippe Douste-Blazy, alors ministre français des Affaires étrangères, déclare :

Aujourd'hui, j'en suis convaincu, la mondialisation peut être une chance pour la francophonie. Peu d'aires linguistiques et culturelles ont une telle surface mondiale, et dans de nombreux pays, je l'ai constaté au cours de mes déplacements, il existe une attente très forte de la part de nos partenaires étrangers en matière linguistique.³⁰

L'homme politique poursuit en évoquant la très forte demande de la Chine en matière de « francophonie ». Or on sait par ailleurs que le même pays asiatique est l'une des cibles privilégiées par l'économie française. Les zones d'investissement potentiel de la France à l'étranger sont ainsi présentées sous l'apparent désintéressement de partenaires enthousiastes mus par un tropisme culturel « francophone ».

Ce pôle euphorique se soutient également d'une certaine représentation de la « littérature francophone », emblème du modèle culturel promu par la francophonie. C'est essentiellement sous le signe de la « poésie » que cette représentation est placée, en phase avec les éléments pathémiques pointés plus haut. Ce genre littéraire est particulièrement ajusté aux évocations d'un avenir synonyme de renouveau et de transfiguration des crises en épiphanies. La poésie s'allie à la « francophonie » en tant que « médiatric[e] convertisseus[e] d'énergie, en ces temps d'angoisse »³¹. Le privilège accordé au genre poétique permet également d'activer une connotation fondatrice

²⁹ Tavernier, Y., *Du global à l'universel. Les enjeux de la francophonie*, Paris, Assemblée nationale, coll. « Les documents d'information de l'Assemblée nationale », n° 2592, 2000, p. 88.

³⁰ Intervention de Philippe Douste-Blazy au Sénat, lors de la Journée internationale de la Francophonie, le 20 mars 2006.

³¹ Farandjis, S., « Allocution prononcée à l'occasion de la remise du Prix Jasmin d'Argent au Grand Théâtre d'Agen, 9 décembre 1990 », in Farandjis, S., *Francophonie fraternelle...*, op. cit., p. 89.

hautement valorisée dans l'imaginaire culturel collectif : « Oui, demain la Francophonie vivra par ses poètes fondateurs, comme hier Homère créa la Grèce [...]. »³² On le voit, cette mise en avant de la poésie comme accomplissement esthétique de la « littérature francophone », elle-même accomplissement culturel de la langue française, elle-même vecteur privilégié des valeurs de partage et de dialogue, est la porte ouverte à tous les essentialismes, comme en témoigne cette métaphorisation baptismale et incantatoire de l'« entrée en francophonie » :

C'est en plongeant dans les eaux multiples et mêlées de la poésie francophone qu'on entre dans la communauté spirituelle de la Francophonie ; je voudrais inviter tous les enfants du Québec et de l'Amérique francophone, de la France, de la Wallonie et de la Romandie, de l'Arabo-francophonie et de la Francophonie africaine et malgache à s'y faire baptiser.³³

Enfin, l'injonction poétique permet encore d'associer facilement l'entreprise littéraire « francophone » au standard de la « modernité ». « “Inventer une langue”, “trouver une langue” : on reconnaît l'ambition que se fixent, depuis Rimbaud, les poètes modernes. Telle est aussi l'obligation à laquelle choisissent de se plier les poètes “francophones”. »³⁴ Cette mise en filiation fonctionne comme un appel d'air légitimant ; elle implique également un figement de la notion de « modernité », puisque celle-ci est associée à un certain rapport à la langue littéraire originellement et exclusivement défini par la tradition française. « Il n'est rien de moderne qui n'ait trouvé d'abord [I]es mots [de la France] »³⁵, affirme par exemple Thierry de Beaucé, invitant ainsi à reconnaître qu'il n'y a pas de salut moderne en dehors d'une affiliation française. Ainsi, l'affiliation française est présentée comme une accession « francophone » heureuse à un standard culturel « moderne » légitime.

IV. Épilogue méthodologique

L'inventaire de ces éléments de *pathos* présents dans les argumentaires francophones – et la description des fonctions qu'ils remplissent au sein de ces argumentaires – aurait pu être largement plus fourni et, surtout, mieux contextualisé. Les limites de cette contribution nous ont fait opter pour un mode de présentation certes peu attentif à la

³² *Ibid.*, p. 92.

³³ *Ibid.*, p. 91-92.

³⁴ *Ibid.*, p. 90.

³⁵ Beaucé, Th. de, *Nouveau discours...*, *op. cit.*, p. 243-244.

chronologie et aux acteurs eux-mêmes, mais qui voulait rendre sensible la matérialité des discours et la circulation topique qui s'y produit.

Le biais du *pathos* n'est en somme qu'un mode d'exploration possible de cet ensemble de discours qui ont construit la notion de francophonie et que nous proposons, en guise d'épilogue méthodologique, de considérer comme des avatars de la *francodoxie*.

Par l'emploi de ce terme, il s'agit de reconnaître qu'il y a une manière de parler de (et donc de penser) la langue, la culture, la littérature, qui est spécifiquement française et dont dépend la représentation d'une « francophonie ». *Francodoxie* pour désigner donc l'ensemble des lieux communs, des schèmes de pensée, des croyances, des stratégies énonciatives ou pathémiques, des façons de présenter et d'organiser la langue française et la culture qui y est associée. Dans ce cadre, la « francophonie » ne serait donc plus que l'une des actualisations possibles de la francodoxie, l'une des formes discursives qu'elle peut revêtir, dans un contexte particulier, et que nous avons proposé de borner chronologiquement sur un siècle, entre le début du XX^e et le début du XXI^e³⁶. En tant qu'objet de discours, la francophonie a un début et une fin, est le produit d'une histoire, qu'on peut objectiver en décrivant les stratégies rhétoriques qui la balisent.

Parmi celles-ci, le recours au *pathos* est sans doute la plus évidente, tant l'entreprise francophone semble reposer toute entière sur le couple *menace / amour*, qui délimite les deux pôles pathémiques que nous avons déclinés dans cet article. Menace *ressentie*, qui fait planer le spectre de l'invasion, de l'anéantissement ou – ce qui est peut-être pire – de la lente dégradation ; amour *ressenti*, qui fait de la langue ce lieu de communion magique où toutes les différences sont annulées, où le meilleur des hommes trouve à s'exprimer dans des formes dont la perfection est la garantie de l'authenticité du contenu. Dans les deux cas, on voit bien qu'il s'agit de *ressentir* les choses, c'est-à-dire de vivre la francophonie comme on vit une aventure existentielle, qui compte par les émotions qu'elle suscite. Le propre du *pathos* est précisément de faire passer pour une telle expérience ce qui relève, en dernière analyse, d'une condition sociolinguistique somme toute assez triviale, que les locuteurs des autres langues ne semblent pas avoir investi à ce point de contenus émotionnels.

³⁶ Sur les justifications attachées à ce balisage, nous nous permettons de renvoyer à *Vies et mort de la francophonie...*, *op. cit.*, p. 64-70.

Bibliographie

- [Collectif], *Le Français, langue vivante, Esprit*, n° 311, novembre 1962.
- Amossy, R., *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2000.
- Beaucé, Th. de, *Nouveau discours sur l'universalité de la langue française*, Paris, Gallimard, coll. « Le monde actuel », 1988.
- Blancpain, M., *Les Lumières de la France. Le français dans le monde*, Paris, Calmann-Lévy, 1967.
- Brogie, G. de, *Le Français pour qu'il vive*, Paris, Gallimard, coll. « Le monde actuel », 1986.
- Carquiglini, B., « La révolte des clercs. Estienne, Gourmont, Étienne contre l'«invasion» lexicale », in Lenoble-Pinson, M. et Delcourt, Chr. (éds.), *Le Point sur la langue française. Hommage à André Goosse*, Bruxelles, Timperman, 2006, p. 55-72.
- Deniau, X., *Florilège de la langue française et de la francophonie*, Paris, Richelieu-Senghor, 1988.
- Étienne, R., *Parlez-vous français ?*, Paris, Gallimard, 1964.
- Farandjis (Stélio), *Francophonie fraternelle et civilisation universelle*, Paris, éd. de l'Espace européen, 1991.
- Gourmont, R. de, *Esthétique de la langue française*, Paris, Mercure de France, 1905 (1^{re} éd. : 1899).
- Le Cornec, J., *Quand le français perd son latin. Nouvelle défense et illustration*, préface par L. S. Senghor, Paris, Les Belles Lettres, 1981.
- Léger, J.-M., *La Francophonie : grand dessein, grande ambiguïté*, préface de Monsieur l'Ambassadeur Bernard Dorin, Paris, Nathan, 1987.
- Meschonnic, H., *De la langue française. Essai sur une clarté obscure*, Paris, Hachette, 1997.
- Meyer, M., *Principia Rhetorica. Une théorie générale de l'argumentation*, Paris, Fayard, 2008.
- Montera, H. de, *La Francophonie en marche. La guerre des cultures*, préface de Michel Debré, Paris, Sédimo, coll. « Mise au point », 1966.
- Provenzano, Fr., *Vies et mort de la francophonie. Une politique française de la langue et de la littérature*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2011.
- Saint-Robert, Ph. de, *Lettre ouverte à ceux qui en perdent leur français*, Paris, Albin Michel, 1986.
- Tavernier, Y., *Du global à l'universel. Les enjeux de la francophonie*, Paris, Assemblée nationale, coll. « Les documents d'information de l'Assemblée nationale », n° 2592, 2000.
- Téu, M., *La Francophonie. Histoire, problématique et perspectives*, Montréal, Guérin littérature, 1987.
- Tougas, G., *La Francophonie en péril*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1967.